

*Aux ruines désertées,
qui marquent la finitude des édifices,
sous l'éternité des pierres.*





*1. Le désert d'eau
(Silice)*





Quand ce que l'on appela « *La Désertification* » s'étendit brutalement sur l'Empire humain qui constituait le Monde, comme si celui-ci reprenait résolument possession de lui-même jusque dans ses moindres interstices, je me tenais pour ainsi dire dos à lui, en fixant un horizon au demeurant plan qui ne semblait devoir faire montre d'aucune fluctuation particulière, qui l'eût perturbé dans sa linéarité apparente. Puis, quand intervint cette sorte de cataclysme dont les légendes antiques ont rempli les livres dévots pour prouver l'omnipotence des dieux rancuniers qu'ils vénéraient, ce fut comme si mon ouïe s'y trouva assourdie, du fait que je faisais alors face à un grand littoral bordant le vaste océan, dont les vagues perpétuelles entretenaient le bruit infini du ressac enveloppé dans les déplacements sifflants du vent marin. À ce moment de ma vie, je regardais longuement, chaque jour et même certaines nuits, ces deux limites successives des terres continentales et de la grande eau océanique, dont



l'immensité disparaissait visuellement dans la rotondité de la Terre. D'où je vivais alors, je faisais face à l'occident, invariablement, depuis une hauteur appréciable qui eût pu être métaphoriquement celle d'un phare ou d'une tour de guet, comme retranché derrière une grande baie vitrée qui m'offrait un écran rectangulaire bornant mon regard — ainsi que le cadre d'un tableau — et l'illusion d'être pourtant sans retenue aux premières loges des phénomènes immuables de la nature du Monde, sous leurs inépuisables variations.



Il est plus juste de dire que beaucoup de choses m'apparurent, mais que, si extraordinaires qu'elles fussent, je n'y vis tout d'abord que l'emportement subit dont les éléments sont capables, jusqu'à balayer parfois de la surface de la Terre la profusion de la vie, en d'apocalyptiques extinctions de masse. Ce furent donc bien les symptômes conjugués annonçant la fin inéluctable d'un grand organisme, mais sous forme de signes révélés par l'énigme d'un oracle funeste, dont nombre de clés restent inaccessibles jusqu'à l'accomplissement complet de la fatalité. Au demeurant, je n'avais pour m'en convaincre que l'appréhension naissant en moi d'y assister, mais sans parvenir à cerner ni l'ampleur de ce qui se déroulait de proprement inimaginable, ni l'irréversibilité de ce qui était en voie de s'écrouler ou même de disparaître, à la fois sous mes yeux et très loin d'eux. Ce jour particulier, qui fut autant le dernier que le premier d'une ère succédant à une autre, sans que je pusse en être immédiatement conscient, était alors



le prolongement d'une période assez douce et chaude, au sein d'un été qui m'avait poussé vers l'air d'apparence plus libre du littoral, loin de la ville de verre et d'asphalte où je vivais d'autant plus ordinairement qu'elle m'était natale.



Je vivais seul depuis toujours, mais en quelques années, il m'avait semblé perdre jusqu'à la possibilité de nourrir cet état de fait par le raffinement de mon intimité, auprès des femmes qui parfois s'attardaient dans l'illusion partagée de nous aimer ou d'assez nous désirer, pour quelques mois ou quelques années. Le vacarme du Monde rendu un temps moins prégnant par ces formes ponctuelles d'insularités très précaires et trop éphémères, reprenait à chaque fois vigueur entre elles, m'inclinant à une sorte de fuite perpétuelle vers plus d'isolement qui pût m'en préserver, sans décevant le concours de personne. Ainsi, comme mû par un instinct animal à rechercher un ultime abri dans le plus grand éloignement, j'avais décidé de marcher aussi loin que le continent s'étend, jusqu'à buter sur l'immense désert de l'océan, comme à atteindre le rivage sableux d'une île démesurée. Cependant, c'était une côte étrange, sur les longues digues de laquelle se dressait un immense mur de verre et de béton, comme un limes moderniste à front de





mer. À l'extinction de chaque jour, toute la lumière solaire semblait venir s'y perdre en y miroitant vers le large, dans les reflets de millions de vitres composant un immense kaléidoscope s'élevant sur des dizaines de mètres et s'étalant sur des kilomètres de cités balnéaires successives. Au revers de ce mur se couchait son ombre géométrique, qui s'allongeait sur la ville au fil des heures, à mesure que le soleil descendait irrémédiablement sur l'horizon. Bien sûr, le *désert* n'était ici qu'une métaphore lointaine, dont même l'océan avait du mal à entretenir le mirage ondoyant. Au loin, toujours, des navires d'apparence immobiles ponctuaient l'étendue visible, se croisant indéfiniment vers le grand port industriel, parfois doublés par des ferries en partance pour l'autre rive, dont la réalité semblait tout hypothétique, même depuis les hauteurs vitrées d'où je la soupçonnais. Néanmoins, en quelques semaines, ce fut la morte-saison qui valait à ces lieux défigurés par l'outrance immobilière de se vider radicalement de leur population transhumante, repartie vers l'intérieur des terres, à l'instar de millions d'acteurs désertant un décor scénique devenu soudainement obsolète. Un certain calme se répandit alors dans toute la ville à mesure que ces grands immeubles furent désertés, comme une immense ruche dont les alvéoles de cire s'évident progressivement de leurs larves parvenues à maturité, sous forme d'ouvrières ou de soldats.